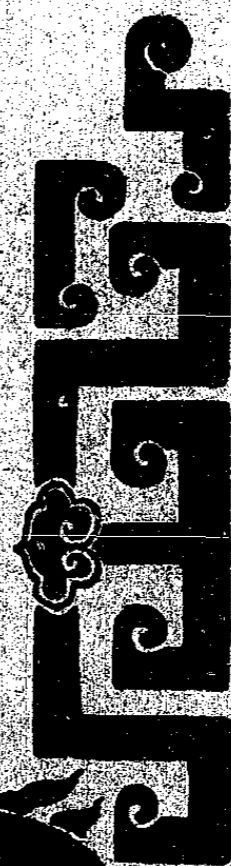
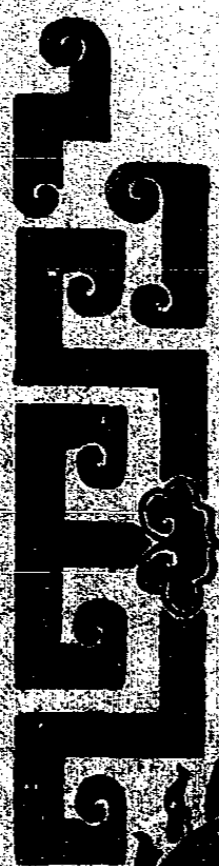


JACQUES D'ADELSWAERD-FERSEN

8^oYe
10713

HEI HSIANG

LE PARFUM NOIR



ALBERT MESSEIN, Éditeur, 19, Quai Saint-Michel. - PARIS



HEI HSIANG

(Le Parfum noir)

8^e Ye

10713

DU MÊME AUTEUR

POÈMES

<i>Chansons Légères. Préfaces d'EDMOND ROSTAND et FERNAND GREGH. Illustrations de LOUIS MORIN.</i>	5.75
<i>L'Hymnaire d'Adonis. Couverture d'AURIOL, in-4°</i>	7.50
<i>Les Cortèges qui sont passés.</i>	5.75
<i>L'Amour Ensvèli</i>	5.75
<i>Ainsi Chantait Marsyas. Tirage limité</i>	6. »
<i>Musique sur tes Lèvres, vers et proses.</i>	5.75
<i>Choix de poèmes</i>	5.75

PROSES

<i>Notre-Dame-des-Mers-Mortes Roman.</i>	5.75
<i>Lord Lyllian (Messes Noires). Roman.</i>	5.75
<i>Une Jeunesse, Roman, suivi de: Le Baiser de Narcisse.</i>	5.75
<i>Et le Feu s'éteignit sur la Mer, Roman de Capri</i>	5.75

JACQUES D'ADELSWAERD-FERSEN



HEI HSIANG

(LE PARFUM NOIR)

PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1921



IL A ÉTÉ TIRÉ :

5 exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 5.
500 exemplaires sur vélin d'Arches numérotés de 6 à 505.

N° 

AMOUR

PAROLES, A GENOUX

I

Ah, laisse moi rêver quand tu sors de la mer,
Et que l'ardent soleil t'a séché sur la plage,
Ah, laisse moi rêver, et faire un beau voyage...
Ton corps est un coffret mystérieux et clair...

Je fermerai les yeux en le humant dans l'air :
Il contient les parfums des terres tropicales,
L'encens de Bénarès autour de tes paupières,
Les jasmins cinghalais sur ton torse d'opale...

Le benjoin de Moukden, jaillissante cymbale,
Réveille mes baisers endormis dans ton cou
Pour qu'ils aillent prier le long des cuisses pâles...
... Odeur de frangipane au fond d'un temple hindou...

Mais après le sachet de tes lèvres, si doux
Que tous les mangoustans et toutes les vanilles
S'évoquent sous le ciel alangui des Antilles,
Mais, après ton haleine... O vertige plus fou,

— Voyage inoubliable entre les beaux voyages, —

Ardeur de m'étourdir sur l'unique encensoir,
Je saurai respirer le lotus qui distille
Le fauve relent d'amour! Et penché, pour l'avoir,
Sur son pistil de feu qui sent la sapotille,

Comme un homme grisé par l'acte qu'il osa,
Je resterai — ayant perdu toute mémoire... —
Et la mort peut crisper mon col de sa main noire...
J'irai, parmi les Dieux, m'étendre au Nirvanah!

Pareil au sacristain très humble, qui s'en va
Installer le missel et remplir les burettes,
Qui promène sa flamme aux cierges les plus bas
Et prie à deux genoux l'hostie en sa secrète,

Je suis votre servant à la messe d'amour.
J'invente vos frissons et j'inscris vos caresses
Sur la page voulue au rituel du jour,
Et vos baisers ont eu naissance en mon ivresse...

Mais ce qui me console et ce dont je suis sûr,
C'est que ma passion est si forte et si belle
Mais si divinement désespérée — Qu'elle
N'aura de lendemains ni amers ni impurs;

Et que tout en sachant vos étreintes profondes,
Vos vertiges à deux fait d'un unique oubli,
Je resterai tout seul à pleurer dans mon lit
En étreignant un Rêve à la place d'un Monde!

Vos yeux bleus sont pareils à une île, la nuit.
Votre nez est semblable à la flûte d'un pâtre.
Votre bouche d'enfant s'ouvre comme un glaïeul,
Et vos oreilles d'or ont l'air de coquillages.

Votre cou, la colonne unique d'un beau marbre;
Vos deux seins, le porche frais de la mosquée
Où l'on va réciter les versets du Prophète...
Et vos deux bras, deux jets d'eau — inépuisables...

Vos pieds clairs sont ailés comme ceux d'Ilvarheuz;
Vos jambes, dirait-on la porte de Bagdad
Conduisant,, o mon Bey, à l'oreiller soyeux
Où ma folie repose au pied du cyprès pur.

Mais de tous ces trésors rassemblés par un Dieu,
Celui que je recherche et que tu me dérobes
C'est ton âme, effendi, c'est ton âme lointaine,
C'est ton âme future et ce cœur inconnu!

Cellini, ton David a vaincu Goliath,
Mais point seul. Érigeant sa très jeune souplesse
Dans un geste fiévreux dont la volupté blesse,
Il nous a tous, mourant d'ardeur immédiate.

Et nos larmes d'amour, comme celles du mort,
Couleront à jamais (et sans qu'on les devine)
D'avoir reçu la pierre en plein dans la poitrine,
Là, juste où notre cœur plus qu'un front saigne encore...

Adorable despote avec un beau visage !
Pareil à ces Romains qu'Elagabal aimait,
Tu m'as fait tant souffrir par ton galbe parfait,
Tu m'as rendu si pâle et si lourd de présages,

Si fort de certitude et rêveur de demains,
Que moi aussi, ma tête, avec une blessure,
Mais pleurant à tes pieds et t'aimant, je t'assure,
N'attend que ton baiser pour revivre soudain....

Brun gamin ciselé dans du bronze d'argent,
Le Primatice aurait aimé ton fin visage :
Et ces yeux ingénus en face des images
Du monde, et ton rire ironique et changeant.

Mantegna eût dépeint la grâce de tes gestes
A quelque Scaliger trop fatigué d'amour...
Mais Bazzi sur les murs Siennois, dans la cour
D'un vieux couvent de Parme, ou pour la villa d'Este

Se devine si grave, épris de ta langueur,
Que, frémissant, grisé par ce désir qui lève,
Il sculpte à coups fougeux de pinceau son grand Rêve :
Te voici Sébastien enchantant la douleur !

Et ces flèches de fer dont le sang pur ruisselle
Deviennent un symbole à nos yeux prosternés...
Symbole d'ardeur étrange et d'augure étonné,
Où nous mourons martyrs, blessés par tes prunelles.

Le jour où mon baiser frémit sur tes lèvres,
Et te mordra, vainqueur, jusqu'à faire crier;
Le jour où dans mes bras, comme un enfant pillé
Tu seras bien petit et bien rempli de fièvre,

Le jour où ton visage abandonné au mien,
Tes yeux tout chavirés sous le vent des caresses
Me diront que j'ai su diriger ta faiblesse
Vers mon désir de mâle et vers ce fort soutien,

A mon tour, je serai si joyeux et si grave,
Si jaloux de t'avoir, mais si frileux d'effroi
En pensant à te perdre un jour, mon petit roi,
Qu'à me croire un vainqueur, je serai ton esclave.

Et que je dirai : Reste, oh reste encor ! Prie
L'Aphrodite étrangère et les Dieux inconnus ;
Aime qui tu voudras, mais laisse ton corps nu
Dormir auprès de moi comme un jade sans prix.

Sois simplement ceci : le bibelot d'ivoire,
La flûte de cristal où se joueront mes mains....
Sois beau ; sois dédaigneux ; sois cruel ; sois humain,
Mais laisse à ma douleur ton sourire illusoire !

Quand viendra la vendange aux flancs du mont Tibère,
Et que Capri, sonore aux arpèges du vent,
Se couronnera d'or comme un faune vivant
Et que la bacchanale enivrera la terre,

Je veux que tu sois nu, couché sur un grand lit
De laine bleu saphir avec des grecques brunes,
Saluant l'hypocrite encensoir de la lune....
Et mon front vers tes seins roulera tout pâli...

...Tout pâli par le vœu d'une étreinte immortelle,
Pâli par mon bonheur et par ta volupté,
Pâli par le poème où je t'aurai chanté,
Toi si beau, toi si jeune, et comme entouré d'ailes...

Et tandis que vers nous cinglera le plaisir
Venant de la montagne où se refont les noces,
Je sentirai monter en moi le doute atroce,
Comme la lune au ciel dans le soir à venir !

O Sélana ! tu mens à nous verser tes larmes :
Tu mens, quand de lys purs tu fais fleurir la nuit.
Tu mens pour nous griser de tristesse, et tu suis
Ton ellipse, implacable à ceux que tu désarmes.

N'as tu donc jamais vu sur les chemins déserts
(Lorsque toi tu souris en signe de bonheur)
Les pauvres écoliers qu'au fond de son grand cœur
Villon avait élus comme amants solitaires ?

Il y a dans ta nargue un mépris si profond,
Tant d'alcool, tant d'éther, ou tant de cocaïne,
Tant d'opium qu'on respire et qui nous assassine,
Qu'on est comme un voilier perdu sur les bas fonds :

Et que seules, des voix survivent au naufrage,
Murmurant : Laissez nous, car nous voulons mourir,
Car nous avons connu ceux qui savaient mentir,
Mais qui rendent plus beau l'indicible mirage !

Une arabesque, de Debussy.
Un matin sur la mer, de Ravel.
Les Goyescas, de Granados.
— Albeniz? — Et puis c'est tout.

Un Charles Quint, de Velasquez.
Quelque Duchesse, de Romney.
Des pommes vertes, par Manet.
— Picasso? — Et puis encore?

Le geste de la reine Matasou.
Un Cakya Mouni d'Angkor.
L'Ange au sourire de Reims.
— Bourdelle? — Bonsoir, vous autres...

Notre Dame de Paris.
L'escalier du palais Sung.
Les lanternes de Nara.
Et ce visage qu'on aime...

— ? — Chut. Taisez vous. Bonsoir!

Luca della Robbia, dis moi qu'il était beau
Et que tu l'eusses pris pour modèle à tes glaises...
Je le vois sur du bleu, chantant, à la cimaise,
L'air extatique et froid, près du bord d'un tombeau.

Enfant de chœur presque ange, ou saint Georges enfantin,
Ce sont ces mêmes yeux voluptueux et vierges
Et ce geste charmant à supporter un cierge,
Avec la bouche ouverte et qui sent bon le thym...

Mais si je l'embrassais, o Luca, sous mes lèvres
Ardentes, le baiser, trop frissonnant de fièvre,
Ne trouverait que glace en place de soupir...

Ainsi n'ais-je adoré tes bas reliefs si tendres
Qu'avec un doute en moi, pour ne me point méprendre
En admirant trop fort qui me ferait souffrir.

Les vagues de la mer m'ont parlé dans la nuit
En émouvant mon cœur de leur rumeur profonde.
Elles ont dit : L'amour n'est pas si grand au monde
Qu'il fasse à la beauté un trône sur l'esprit.

C'est vous, pauvres rêveurs, qui créez le royaume
Où vit de vos baisers l'avril d'adolescence...
C'est vous qui leur servez, à ces pages, l'encens...
Mais votre voix s'écoute — et eux, quels vains fantômes ?

Si leur âme est petite et mesquin leur orgueil,
Qu'importe ce matin où riait leur jeunesse ?
Un jour seront-ils vieux, et tout près du cercueil,

Et même avant, masqués, sans qu'on les reconnaisse,
Tandis que vos douleurs auront conduit le deuil,
Nous ne nous souviendrons que de vos chants d'ivresse !

O jour qui meurs, o nuit qui nais, o crépuscule,
 Cendre d'or poudroyant le soir bleu qui recule,
 Penche toi vers ma bouche où peu se sont penchés...
 Ciel pur! Tu sais *combien j'ai souffert, pour chercher*
 De par le monde un cœur qui comprenne mon âme...
 Mais ils m'ont couronné d'injures et de flammes...
 Et je dois vivre tel que tel ils m'ont conçu.

O jour qui meurs, o nuit qui nais, je veux, reçu
 Dans tes bras émouvants et véritables, dire
 Avant la fin de mon obscur trop long martyre,
 Ces simples mots : Que si demain et d'autres jours,
 Il me fallait refaire un calvaire d'amour
 — Ce dur chemin de croix coupé de durs silences —
 Mais où la station est l'Aube qui commence,
 J'accepterais, les yeux comme un homme qui va
 Vers l'Inde magnétique ou l'ardente Java,
 Et sans tourner la tête au souffle des fumées,
 Renverse et boit encor les lèvres tant aimées!...

Mon orgueil est une île où rêve un palais blanc.
Le marbre pur s'érige, entouré par la mer.
Et de l'aurore aux nuits, sous son porche désert,
Sauvages et royaux, se pavanent des paons.

Leur funèbre cri doux poignarde le silence...
Moi, Je reste tout seul, des larmes plein les yeux,
Comme quelqu'un qui part et qui dirait adieu,
En écoutant mourir un peu plus l'espérance...

Peut être avec un signe que dénierait ce cœur,
Abaissant mon idée au niveau des menteurs,
Pourrais je retenir une illusion chère...

Mais mieux vaut-il, debout dans le merveilleux soir,
Se changer lentement en idole de pierre,
Et, ce monde ennemi, le toiser sans le voir.

TOCCA ALLA ROMANZA

Justice Darling : So you regret to have known
Mr Oscar Wilde?

Lord Alfred Douglas : Yes, I do. Most emphatically,

(Procès Pemberton Billing, Juin 1918)

Ainsi qu'un Roi vainqueur, par un soir de tristesse
Où les désirs sont lourds comme certains trophées,
Il t'avait vu, il te choisit, il t'attira,
Car ta beauté faisait plus vivant son poème...

Ton corps vierge exhalait un parfum adorable...

Et lui, dont le cœur grave aspirait au cristal
Réverbérant tous les adieux de son automne,
Malgré la fange obscène autour de lui jetée,
Il se pencha vers toi, pensif et doux soudain,
Et tu lui fis baiser le bouquet de tes mains...

Tu dansas devant lui, étincelant de grâce,
Et tu fus Salomé et Saint Jean tout ensemble.

Tes yeux clairs lui versaient un vertige si fort
Qu'agenouillé devant la lyre de ton corps
Il commandait au monde avec l'accent d'Hérode...
Puis traînant loin de toi sa volupté splendide,
S'accoudait, taciturne, au balcon de César!

Tout d'un coup, la tempête aboya dans le ciel,
Et les serpents visqueux se dressèrent, blafards...
De quels stylets subtils, de quels venins mortels,
De quelles rauques voix, o nuit blasphématrice,
Te servis tu, pour foudroyer l'Appolinien?
Du Dieu d'hier surgit une idole de boue...

Bien après la prison d'angoisse, après la roue
Sanglante, après l'enfer du moulin de torture
Où la morne Angleterre enchaîne ses esclaves,
Après le supplice infamant et l'entrave
Lorsqu'on le rencontrait, solitaire, à Paris,
Transfiguré par le malheur et l'air étrange
D'un prophète ou d'un fou dans sa châte d'oubli,
On ne le saluait que d'un rire de fange...

Et je pensais à vous qui sembliez son Ange,
Alfred Douglas!

Et je pensais à Wilde abandonné et las,
Je me disais : Poète ! où Saint Denys porta sa tête,
Tu portes l'infamie avec un chant de fête !
L'Amour qu'on a voulu te jeter en insulte
Fera grandir plus beaux les éphèbes futurs.
Tu n'es abandonné que par les seuls indignes ;
Il te reste, en la tragique réalité,
Dans ce désert où le bonheur semble douter,
Il te reste à déchoir sur la blancheur d'un cygne !

Lorsque la mort le prit dans ses vieux bras glacés
Pour le bercer,
Lorsque la mort le prit, je vous croyais là bas,
Alfred Douglas,
Là bas, à son chevet, dans la gargotte pauvre
Où l'Enchanteur s'éteignit...

Et depuis,
A mesure qu'un vide auguste et exaltant
Planait sur son tombeau de Bagnaux, que les ans
Passaient, que le laurier jailli
Tordait ses branches d'or autour de son front froid.
Je pensais à vous, lord Alfred, toujours à toi,
Rose boy d'Oxford qui lui versas du Rêve...

J'étais heureux que cet amour gardât sa sève,
Que tu lui fûs fidèle ainsi que Tommaso
Dei Cavalieri le Fût à Michel Ange :
En rançon des sommets frémissants, en échange
De la flamme mystique et des voix invisibles...

Souvenir ! clair Narcisse au miroir du Passé...

Il paraît que vingt ans — même pas — ont glacé
Ce miroir jusqu'au point de vous le rendre horrible.
Il faut tuer encor la mémoire d'Hier,
De l'Hier généreux dont prit source ta vie...
...s'accroupissent déjà les mégères : l'Envie,
Qui, bavant son fiel noir, chuchote à sa sœur Haine...
Vous voici donc, Douglas, railleur de courte haleine.
Vous nous parlez de ce prétoire où Il parla.
Votre voix qui jadis, sauvage, sût clouer
Un père au pilori et sur la croix un homme,
Vient à présent maudire un spectre : l'Autrefois !

Prenez garde ! Les morts sont partout où nous sommes
Ils écoutent, pâlis d'avoir tant entendu.
Ils comprennent, enfin, le secret de nos âmes,
Ils savent si notre œil disait la vérité.

Ils nous jugent sans pleurs et sans colère, mais
Quand de leur cercueil d'ombre ils ont pu nous peser
En ce que nous valons, veulerie ou mensonge,
Ils hantent notre cœur que leur image ronge,
Et vident nos cerveaux de leur ancien Amour!

Hypocrite, niant parce que l'on t'écoute
Et que des clergymen murmurent dans le fond...
Menteur sournois, menteur aveugle et plus félon
Que vain! Maigre histrion sur tréteaux de misère...
Mais, songez vous, Monsieur, que dans l'alme lumière
Ce vrai blason royal, ce cœur qu'on couronna
(Jacobite changé en putain de Zola)
Vous l'avez pour toujours maculé par l'opprobre?

Ainsi, c'est ce ferment que cachait ton visage?
Tes vingt ans abandonnés
Comme une grappe ardente aux caresses du mage
Ne présageaient ils donc qu'un rufian éperdu?

...Je songe au Bythinien qui dort au fond du Nil,
Antinoüs!
Je songe au Bythinien sur son lit de lotus

Choisissant de mourir en suprême prière
Pour garder, par son acte, un Héros à la terre....

Mais toi, mais toi, mais toi,
Misérable aux abois,
Ami traître ! Renégat de la onzième heure !
Tu resteras piqué au mur, comme un hibou,
Comme un vampire au seuil glissant du cimetière,
Et lourd de sang, dans les crachats, dans la poussière,
Les crapauds de Judas viendront crever sur vous !

MUSIQUE, POUR TOI SEUL

I

César Franck, le chagrin a, ce soir, dévasté
Mon pauvre cœur de solitaire, o César Franck...
Je pense à ce prélude; et tes sanglots me manquent
Pour pleurer sur moi même en t'écoutant chanter.

J'évoque le silence assombri d'une église
Où nul ne vient prier, si ce n'est mon chagrin...
J'aimerais te savoir à l'orgue souverain,
Improvisant vers Dieu dans la douleur qui grise...

Et comme ton génie en appels déchirants
Vivrait les souvenirs d'un baiser éphémère,
Tout humble et tout petit j'écouterais se faire
En moi le calme pur qui grandit les mourants.

Le calme des sommets où n'atteint plus la rage
Ni la stupeur du vent, ni le brutal éclair ;
Je dirais un adieu plus tranquille et plus fier
Au tourment d'aimer ceux qui ont un beau visage...

N'es tu point l'ange obscur couronné de désirs
Qui veille au palais blanc qu'ont élu nos vieux songes ?..
O musique infinie où l'ardeur se prolonge,
Grand cri désespéré qui s'appête à souffrir,

Que ton violoncelle exalte la tristesse
De l'homme dont l'hier fut plus fort que l'oubli,
Que tes accords d'argent fassent surgir, pâlis,
Les regards tout mouillés au moment des caresses,

O Franck ! tu sus bercer nos repentirs humains,
Tu rendis par tes chants nos souffrances meilleures
Et l'on dirait, mon Dieu, quand ton crescendo pleure
Que Saint François d'Assise est là, qui tend les mains.

Amour au pied léger, amour insaisissable,
Quel pauvre fol a cru jamais te retenir?
Aux instants du baiser ta lèvre sait mentir...
Et tu n'écris le mot " Toujours " que sur le sable !

Pourtant nous sommes pris à ton jeu délectable
Malgré ces grands seigneurs qu'on nomme souvenirs...
Pour les ardents lointains, au risque de périr,
Je veux appareiller, bel Amour tant aimable !

Nous ne regarderons ni le soir embaumé
Fumant comme un parfum au bord de la mer morte,
Ni l'humide matin, ce tremblant nouveau-né;

Mais sans voir où je vais, vivant d'être avec toi,
Tu me prendras la main dès le seuil de la porte,
Et l'oiseau du Bonheur tremblera sous mes doigts...

CRAS ENIM MORIEMUR

Par ce soir calme et grave où la lune se lève,
Prométhée! unissons nos rêves à ton rêve...

Caprée au profil dur, que Michel Ange aimait
Repose ainsi qu'un sphinx en bronze violet.

Les rythmes alternés de la mer thyrrénienne
Mêlent à ma tristesse une amertume ancienne.

C'est là que tu fus pris d'un délire furieux,
Sur ces rocs de Capri, cambrés vers le ciel bleu.

Adolescent pensif, crispant tes poings sublimes,
Tu as dû marteler les volcans et les cîmes.

Tes bras trop tôt lassés par la douceur des chairs,
Saignaient allègrement sous l'étreinte du fer.

Ton dos marmoréen a gardé l'équilibre
De ces poids monstrueux de pierre dans l'air libre.

Tu as pu concevoir l'étonnant piédestal
De ta beauté, et bâtir à l'orgueil ancestral

De l'homme en lutte avec le destin invisible,
Un temple, que les Dieux viendraient prendre pour cible.

Et puis, quand d'un seul coup le travail fut parfait,
Lorsque ton rire pur réalisa l'effet

Produit par l'escalade au ciel,

un vautour d'ombre

Profitant de ta joie autant que du soir sombre

Troua ce cœur humain tout fiévreux d'infini!..

Mais tes cris! Je les entends encor dans la nuit...
Mais ta voix, nul au monde encor ne l'a couverte;
C'est toi qui grondes, Prométhée, et qui nous jettes

L'appel divin ou l'anathème, et qui nous dis
Quels voluptueux bonheurs et quels lents paradis

Sont promis aux élus qui ceindront la couronne!...

.....

Oh, ce soir où la lune éblouit, tu me donnes
Je ne sais quel orgueil, quel chant, quelle fierté!

.....

Moi aussi j'imagine des palais de clarté
Dans le ciel musical où tinte le cristal
Des mots, et l'or sculpté du doux parler natal...

Moi aussi, j'ai brandi mes mains vers des statues,
J'ai tendu vers l'amour des mains maigres et nues,

Et j'ai offert mes yeux en prières à Dieu...
Moi aussi, trop grossier, trop timide ou trop pieux,

J'ai demandé, j'ai supplié, sans qu'on m'écoute...
Du silence — quand on vit seul — naît comme un doute :

Personne n'est venu m'embrasser sur le front...
Je n'ai jamais senti la fraîcheur d'un bras blond

Errer sur mon visage endolori de larmes...
A présent : oublier, je n'ai plus que cette arme,

Et je vois, peu à peu, glisser entre mes doigts
Le sable du bonheur que je croyais pour moi.

Prométhée, aux déçus, gardes ton dernier geste;
Que ton exemple soit le suprême qui reste.

Si le départ s'annonce, apprends nous à partir
En fils de Roi, sans baisser le front, sans souffrir...

Prométhée, endors nous sur les genoux des rêves.
Donne moi ta folie et ton dédain. Elève,

Brutalement mon cœur sur ce seuil de rochers.
Et lorsque le vautour,

A son tour,

Viendra pour m'arracher la vie,

Que ta révolte excite un cri dont soit vengé
Le poète... Toi que j'envie,

O Prométhée!

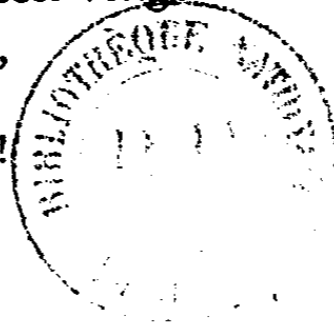




TABLE DES MATIÈRES

FUMÉES

Poème pour la deuxième lune du mois du chien	5
Génuflexions devant Kouan Yin	10
Hostie d'Annam	15
Initiation	16
A la petite lampe	17
Aux aiguilles	18
Penser, en caressant l'ivoire	19
Oh, pankas d'Haï-Nan	20
Que j'eusse voulu vivre	22
Angkhor	23
Ce soir, j'irai fumer	25
Entre des panneaux de Coromandel	27
Au pavot de Bénarès	28
Au pavot de Yurmam	29
Au pavot de la Sonde	30
Cadences pour un mourant	31
A quelque pipe mandarine	33
Angora	34
Résurrection	36

AMOUR

Paroles, à genoux	39
Tocca alla romanza	54
Musique, pour toi seul	60
Cras enim moriemur	63

PARIS
IMPRIMERIE N. TRÉCULT
8, RUE DANTON, 8